



HAL
open science

Chemins qui mènent à Lascaux

Nicolas Adell, Jing Wang

► **To cite this version:**

Nicolas Adell, Jing Wang. Chemins qui mènent à Lascaux. *Ethnologie française*, 2016, Hommages à Daniel Fabre (1947-2016), 4 (164), pp.592-598. 10.3917/ethn.164.0592 . halshs-01965533

HAL Id: halshs-01965533

<https://shs.hal.science/halshs-01965533>

Submitted on 24 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chemins qui mènent à Lascaux

Nicolas ADELL
Université de Toulouse – Jean Jaurès
 LISST – Centre d'anthropologie sociale
 nicolasadell@yahoo.fr

Jing WANG
 EHESS / INALCO
 IIAC – Lahic
 chinafrance2004@yahoo.fr

Du dernier ouvrage publié de Daniel Fabre [2014], André Mary [2016] a condensé, dans les pages de cette revue même, l'essentiel des apports, dissipant les malentendus qu'il a pu susciter tant du côté des historiens de l'art que des préhistoriens, tout en le resituant dans la trame des problématiques foisonnantes que, depuis plus de quarante ans, notre collègue n'avait cessé de rendre complexes. Ce n'est pas le lieu ici d'ajouter à cette excellente note de lecture un éclairage supplémentaire, mais de prendre ce dernier livre comme une entrée parmi d'autres. Il nous est facile de la documenter puisque nous en avons suivi la genèse de près, ce qui permet d'évoquer la manière dont Daniel élaborait ses textes et les relations qu'il entretenait avec eux, depuis le repérage de l'objet et son élévation en problème intellectuel jusqu'à la diffusion des résultats de ses travaux.

■ Lire, vivre, re-vivre

Formé initialement aux lettres modernes et à la linguistique, Daniel a conservé tout au long de sa pratique d'ethnologue un goût et une pratique discursive, somme toute parfaitement adaptée aux jeux d'échelles et d'échos de la démarche anthropologique. Elle préservait en effet l'équilibre fragile entre les plus grandes montées en généralité et la restitution des contours singuliers des situations particulières. Du *Bataille à Lascaux*, on peut retracer le processus « déclencheur d'universel » dans lequel l'objet s'insérait et qui avait chez Daniel une allure rythmée par trois grandes opérations successives : l'éveil à un fait par une lecture, une expérience vive et revécue du fait ou de la situation, une intensification de l'expérience.

Tout part de la littérature. Elle constitue un premier réservoir d'expériences humaines à potentiel universel que la sagacité des écrivains, en avance sur les anthropologues, estimait souvent Daniel, avait constitué. Il profitait ainsi, comme pour tamiser le réel, de ce gigantesque

travail préparatoire dans lequel il relevait une entrée dont il décelait, par divers moyens et jeux de résonances, la portée anthropologique. C'était le cas à partir du moment où il paraissait possible de rattacher au fait ou à la situation littéraire un réseau de faits sociaux, le déclinant en suffisamment de variantes documentables pour que son principe général se dégage. Pour *Lascaux*, l'entrée fut celle de l'ouvrage que Georges Bataille avait réalisé pour Albert Skira quinze ans après la découverte de la grotte, *La peinture préhistorique. Lascaux ou la naissance de l'art* [Bataille, 1955]. Daniel en avait livré une première analyse dans un conséquent chapitre d'un volume dirigé par Claudie Voisenat sur le thème des imaginaires archéologiques [Fabre, 2008]. Il y amorçait les développements de son argument qui nécessitait sans doute, pour qu'il prenne la forme du livre, la combinaison de deux opérations supplémentaires.

Il fallait en effet « rencontrer » le fait littéraire, non en faire une situation « réelle » puisqu'elle l'était déjà, Bataille rendant compte de la réalité de sa propre expérience comme de celle des jeunes découvreurs, mais l'éprouver par soi-même. Cette expérience personnelle, qui était aussi une garantie supplémentaire de l'universalité du fait (on peut le vivre et le revivre, même si, à la différence des sciences expérimentales, la reproductibilité n'est pas sur commande), prenait une forme double. D'abord, il s'agissait de donner « prise » à la situation en l'identifiant, sous ses formes multiples, dans le « présent ». S'approcher aussi près que possible de l'expérience décrite par Bataille, reconstituer autant que faire se peut l'effet que procurent l'entrée dans la grotte et le contraste de l'obscurité et d'une lumière inattendue qui crée les conditions de « l'apparition »... Daniel avait ainsi multiplié les visites à Pech-Merle (dont les conditions de la découverte étaient assez proches de celles de Lascaux : le hasard, les enfants, etc.), à Niaux (où le guide avait mis en scène l'apparition des peintures en conduisant son groupe dans l'obscurité et en les faisant surgir par l'allumage des lampes à son signal), ou au cimetière marin de Gruissan (dans une petite grotte située sous la chapelle des Auzils).



Photo 1 - Devant la grotte de Niaux (photo Jing Wang, 2014).

Il avait également, à l'occasion d'un colloque à Hanoï, fait la découverte sur une petite île de la baie d'Halong, de la « grotte des surprises » qui l'avait marqué. Mais pas autant, sans doute, que la vision dans un café de la capitale vietnamienne proche de la cathédrale Saint-Joseph d'une petite caverne reconstituée au milieu de laquelle trônait une Vierge. Actualisation bricolée du motif de l'apparition dont Daniel a fait le cœur de sa démonstration dans son *Bataille à Lascaux* qui est d'abord un livre sur les propriétés littéralement créatrices du regard enfantin qui suscite autant qu'il subit des apparitions (des saints, de la Vierge, de l'art).¹²

Mais cette saisie par le présent vif était insuffisante. Daniel aimait à traiter d'objets qu'il « avait lus », qu'il « pouvait vivre » mais aussi qu'il « reconnaissait », c'est-à-dire dont il pouvait identifier la parenté avec des expériences intimes, vécues « sans y penser » (« y penser » était le biais des expériences vives) et qui prenaient alors une dimension supplémentaire vérifiant du

même coup le haut degré d'universalité du fait repéré. De l'expérience intime de la caverne, de la découverte et de l'apparition, Daniel rendait compte, en fabricant son *Lascaux*, par l'évocation de l'effet qu'avait exercé sur lui la découverte, parmi d'autres grottes qu'il avait explorées dans la péninsule (grotte d'Azur à Capri, grotte de Neptune en Sardaigne, grottes de Castellana à Bari), des *Sassi* de Matera, ces habitations troglodytes aujourd'hui classées au patrimoine mondial de l'Unesco combinant les caractères de la grotte préhistorique (puisque les cavités étaient occupées depuis le Paléolithique) et du site religieux (un ensemble d'églises rupestres y est associé) unifiés dans une saisie littéraire parfaitement connue de lui, celle de quelques pages du chef-d'œuvre de Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, sur lequel Daniel avait beaucoup travaillé [Fabre, 1990]. En ce sens, *Bataille à Lascaux* est sans doute le fruit d'une longue maturation de plus de vingt années de notes et de réflexions, bien davantage si on considère qu'il rassemble là les fils des recherches conduites sur la jeunesse dans les années 1970 et 1980.

Mais l'attachement intime avait pour lui une valeur plus grande encore quand il pouvait faire remonter des souvenirs d'enfance, comme la lecture sur les remparts de la cité de Carcassonne des inscriptions qui lui apparaissaient et qui échappaient aux adultes. Ou comme cette histoire familiale qui voulait que, sous la cave de la maison de son oncle maternel à Narbonne, fussent préservés des vestiges archéologiques... que l'on découvrit lorsque la maison fut détruite. Ce qui lui faisait dire que l'on prêtait souvent une attention exagérée aux trésors des greniers au détriment de ceux des caves, injustement négligées.

■ Des conversations

La rencontre de l'objet (« Bataille à Lascaux ») et du problème (« comment l'art préhistorique vint aux enfants ») s'est ainsi élaborée dans ces jeux d'éclairages mutuels entre la littérature, le présent de l'écriture et le passé intime. Il s'agissait ensuite de tisser l'écheveau interprétatif qui allait donner à cette connivence des registres, une cohérence et une raison. Si l'expérience vive et personnelle, voire l'auto-ethnographie, présidaient dans le premier type d'opération, les échanges l'emportaient dans le deuxième, celui qui voit se mettre en place la construction de la démonstration, sans qu'il y ait entre les deux une succession chronologique stricte.

Il fallait désormais « échanger » sur Bataille, sur Lascaux, sur la puissance créatrice du regard enfantin. Trois formes du dialogue allaient se dégager progressivement : la « conversation souveraine » (René Char), la conversation séminale et la conversation en séminaire, qui pouvaient en partie se recouvrir les unes les autres. La « conversation souveraine » est celle qui a lieu par-delà le temps. C'est l'échange que Daniel a souhaité avoir avec Bataille lui-même. En ce sens, elle s'inscrit parfaitement dans le prolongement de son désir de revivre l'expérience de Bataille à Lascaux, tout en l'élargissant. Il avait ainsi eu le souci de fréquenter les lieux de l'écrivain, dont il avait étudié à un niveau générique les propriétés distinctives [Fabre, 2001] : la maison à Vézelay mais également la tombe où Daniel

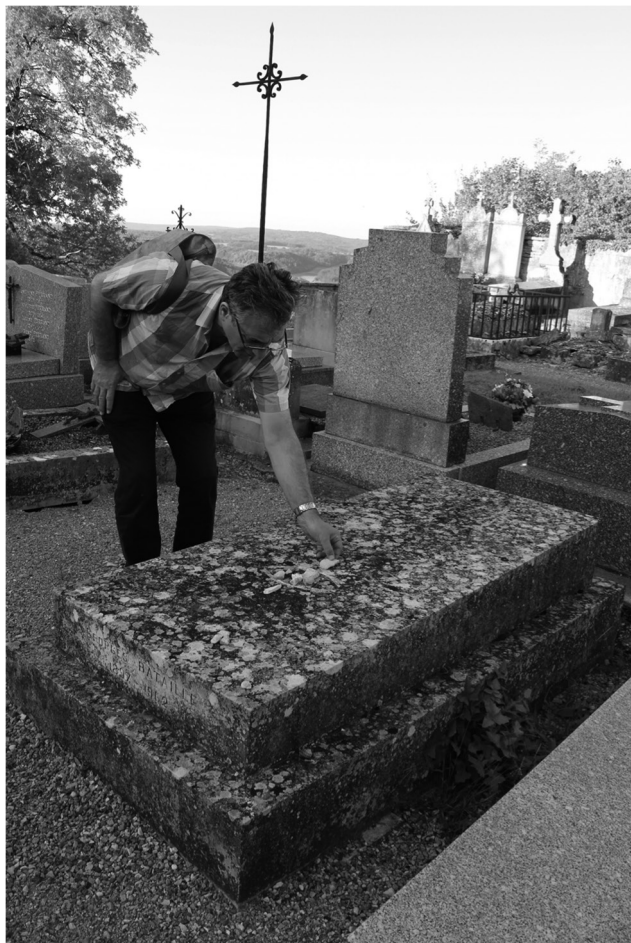


Photo 2 - A Vézelay, sur la tombe de Georges Bataille
(photo Jing Wang, 2011).

avait sacrifié à une tradition juive, celle d'y déposer un petit caillou. Façon sensible d'échanger avec lui sans doute, car lire ne suffit pas.

Aussi importante qu'elle fût, la « conversation souveraine » ne devenait pas le face-à-face fermé avec l'auteur. Tout au contraire, elle s'articulait aux conversations vives que Daniel avait, de façon informelle mais régulière, avec quelques interlocuteurs privilégiés qui pouvaient changer selon les objets d'étude, les moments et naturellement les lieux d'exercice. Il aimait faire part, immédiatement et quotidiennement, de ses découvertes, ses trouvailles ou ses idées à une fidèle lectrice. Mais *Bataille à Lascaux* a sans aucun doute bénéficié également des échanges, nombreux, qu'il a pu avoir sur un aspect ou un autre de son sujet avec ses plus proches collègues et amis. Inversement, cette matière discutée enrichissait les réflexions des uns et des autres, dans un aller-retour qui prenait forme, comme il se doit, dans le séminaire. Espace de la narration scientifique comme du conte, Daniel le concevait véritablement comme le laboratoire de ses idées et de ses démonstrations, un atelier pour l'excitation intellectuelle et l'imagination. Non seulement parce qu'il pouvait y attendre les remarques de collègues ou d'étudiants qui le conduisaient à préciser un point, ou à anticiper une objection, mais parce qu'il avait la conviction qu'un noyau d'idées était impossible à formuler autrement que par la parole et dans la vivacité de l'échange. La méditation silencieuse et solitaire des textes et des données, aussi nécessaire fût-elle, trouvait là son indispensable complément. L'œuvre en chantier était ainsi radicalement poreuse à son environnement de construction. Le présent de l'écriture était toujours susceptible d'éclairer un aspect ou un autre du travail jusqu'à la dernière ligne, et au-delà même, ainsi qu'il le rapporte dans quelques pages de son *Bataille à Lascaux* [78-85] qui paraîtront anecdotiques au lecteur pressé ou à celui qui considère l'œuvre comme le simple résultat d'un processus linéaire avec un début, un milieu et une fin.

L'ouvrage est achevé, et Daniel rend compte d'une suite d'événements jusqu'à la découverte dans une librairie de la rue des Écoles d'un récit d'enfance de Paul Vaillant-Couturier [1946] qui expose, dans une « configuration d'une compacité stupéfiante » [Fabre, 2014 : 85], la valeur créative du regard enfantin. Patrice Contensin, l'éditeur, à qui Daniel avait annoncé l'envoi du manuscrit, dut attendre quelques semaines encore l'insertion de ces huit pages qui n'avaient pour l'auteur absolument rien d'anecdotique. Daniel sut d'ailleurs

exprimer toute sa gratitude, peu après la parution du livre, à la librairie, étonnée de se voir offrir un exemplaire d'un ouvrage par un client régulier qui lui annonçait qu'il y était question de sa librairie. « Un des mes clients vient de me dire justement que l'on parle de ma librairie dans un livre, lui répond la librairie. C'est donc celui-là ! C'est donc vous ! ».

■ L'entretien infini

Achever le livre était sans doute un peu l'abandonner, mais remettre le manuscrit ne marquait en rien la fin du processus. De même que le présent de l'écriture n'était pas en retrait de l'œuvre en élaboration, le travail de l'œuvre se poursuivait après sa nécessaire stabilisation dans un objet. Très concrètement, il continuait, après la remise du manuscrit définitif, à accumuler des éléments et à nourrir le dossier. Daniel tenait à cet accompagnement, tout à la fois intellectuel et sensible du livre fini. Comme s'il cherchait à poursuivre avec lui-même et avec les autres par la médiation de ce nouveau « participant » ses conversations précédentes dans une sorte d'entretien polymorphe et infini.

Il y avait là bien entendu la forme ordinaire de la présentation publique de l'ouvrage. Deux occasions se présentèrent qui témoignent chacune à leur manière de cet attachement singulier. D'abord, dans une librairie du VI^e arrondissement, « A Balzac A Rodin », où le Cercle Champ de Bataille, association d'amateurs et de spécialistes de l'écrivain, l'avait invité. Daniel brûlait d'impatience d'y présenter son texte. Le jour arrive et le voici devant la librairie. Il entre et jette un coup d'œil rapide dans la salle où il doit faire sa présentation suivie d'une discussion. Personne n'est là. La déception est immense. Daniel se sent obligé d'aller s'excuser de cet échec auprès du libraire. « Mais c'est demain ! », lui répond, surpris, ce dernier. Le lendemain, une salle pleine l'attendait et une discussion vive s'engagea avec le public, notamment avec un lecteur doutant du caractère « scientifique » du livre tout en admettant qu'il est « très agréable à lire ». « Où est l'apport précis à l'histoire de l'art ou à la philosophie ? », lui demande-t-il. Effectivement, *Bataille à Lascaux* est au-delà de champs disciplinaires qu'il invite précisément à brouiller et à éclairer de lumières nouvelles. Et Daniel de prendre cet ensemble de remarques, en insistant sur la première, comme un compliment, et de répondre en souriant : « J'ai peut-être fait une œuvre littéraire ».

La seconde scène s'est déroulée à la Fondation Paul Ricard, en compagnie de la romancière Danielle Mémoire. Le lieu lui plaisait car il présentait tous les caractères d'une galerie d'art et qu'y présenter son *Bataille à Lascaux* comme une œuvre de science et d'art correspondait assez à la manière dont lui-même se comportait vis-à-vis du livre, qui était peut-être une œuvre littéraire donc. N'était-ce pas également un moyen de revivre l'expérience des créateurs, ce qui avait été dans les dernières années de sa vie l'un de ses thèmes privilégiés de recherche ?

Il avait ainsi organisé une petite fête, comme un vernissage, pour la sortie de son livre dont il était allé lui-même chercher les exemplaires en pages non découpées pour les offrir à quelques amis leur laissant le soin de couper eux-mêmes les pages, comme il aimait lui-même le faire, pour qu'ils puissent eux aussi littéralement « découvrir » son Lascaux scellé.

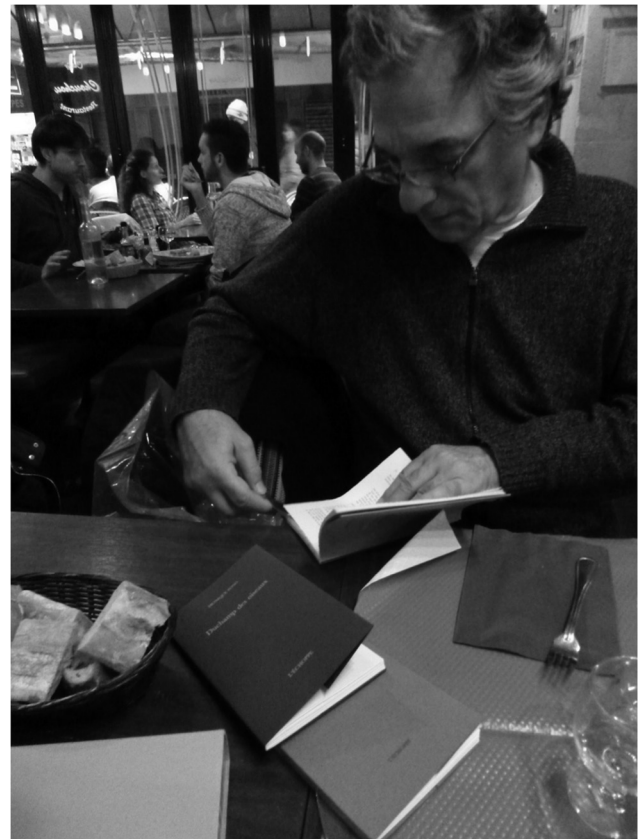


Photo 3 - Au restaurant, le jour de la sortie du *Bataille à Lascaux*, découpant les pages de son livre et de celles d'autres ouvrages de son éditeur (photo Jing Wang, 2014).



Photo 4 - En « Compagnie » de Bataille dans une vitrine consacrée à l'art préhistorique (photo Jing Wang, 2016).

De même, il aimait les vitrines des libraires, surtout éclairées la nuit, moment où la qualité de sa vue médiocre diminuait encore. Cela l'obligeait à déchiffrer péniblement les couvertures ou, mieux, à demander à la personne qui l'accompagnait de lui faire la lecture des titres et de leurs auteurs. Il affectionnait beaucoup ce « moment de rêve ». Un plaisir supplémentaire apparaissait quand il découvrait là « son » livre et scrutait la manière dont il était « environné ».

De ce point de vue, il aurait été sans aucun doute été touché par la belle mise en scène de la librairie « Compagnie », rue des Écoles. Son *Lascaux* y voisinait, en avril dernier, avec le tome IX des *Œuvres complètes* de Georges Bataille.

Ce rapport sensible à l'objet allait assez loin. En sortant de l'exposition « Marcel Duchamp. La peinture, même » au Centre Pompidou, alors qu'il passe devant la librairie du musée, Daniel y découvre avec joie son livre. La configuration (la vitrine, le lieu) rend le plaisir de cette vision si intense qu'il ne résiste pas à l'envie de s'offrir son propre ouvrage ! Ce qui rendait parfaitement justice à la conception qu'il avait du partage entre l'œuvre, infinie, et ses différentes matérialisations en exemplaires qui étaient, chacun individuellement, les dépositaires d'une histoire particulière et close et disaient quelque chose de l'œuvre qu'ils ne se contentaient donc pas de reproduire. Aussi, lui arrivait-il assez régulièrement d'acheter, d'occasion et au hasard de ses découvertes, ses propres ouvrages, non par narcissisme mais par goût de la biographie supplémentaire que l'objet pouvait éventuellement recéler (par une note manuscrite idéalement) et qui amorçait une conversation sans retour, ouvrant l'horizon de l'entretien infini auquel Daniel promettait chacun de ses textes. ■

I Notes

1. On pourra également se reporter à la lecture éclairante et approfondie de ce travail qu'André Mary a réalisée pour la revue [Mary 2016-1 :165-170].

2. Un grand merci à l'ethnologue GARAE et tout particulièrement à Christine Bellan pour les documents fournis à l'occasion de la préparation de cet hommage.

3. Ils la soutiennent à deux, possibilité acquise grâce aux luttes étudiantes de Mai 68 et la publient sous le titre *La Tradition orale du conte occitan. Les Pyrénées audoises* [Fabre et Lacroix, 1974].

4. Institut Pyrénéen d'Etudes Anthropologiques.

5. Recherche coopérative sur programme.

6. Daniel Fabre a consacré un très beau texte à la polygraphie de Georges Hérelle, dans *Ce que la science fait à la vie*, un ouvrage collectif dirigé par Nicolas Adell et Jérôme Lamy, qui paraîtra aux éditions du CTHS.

7. Je songe évidemment à l'archéologue Frédérique Audouin-Rouzeau alias Fred Vargas pour les amateurs de romans policiers ou encore à Michel Bussy, géographe à l'université de Rouen, que ses polars normands ont placé, en janvier 2016, à la troisième place des ventes de livres en France.

8. La citation exacte est : « Le charme le plus grand, peut-être, de l'ethnographie, c'est que, les premiers éléments acquis et la méthode spéciale comprise, la vie quotidienne change d'aspect » [Van Gennep 1975 : 144-145].

9. Daniel Fabre avait une idée très personnelle du temps nécessaire à la réalisation des projets.

10. Le GARAE (Groupe Audois de Recherche et d'Animation Ethnologique) a été créé en 1981 par René Nelli que Daniel Fabre reconnaissait comme son modèle [Guilaine 2016].

11. Il n'est de mémoire que collective, écrivait en substance Maurice Halbwachs. Cet hommage s'en veut une illustration, tant il évoque de souvenirs partagés, notamment avec Sylvie Sagnes. Elle n'avait pas oublié ces quelques mots : « Allez-y ! Foncez ! ». Ils résumant à merveille les rapports que Daniel Fabre entretenait avec ceux qui sollicitaient son avis ou son aide.

12. Tous les clichés présentés ici sont la propriété de Jing Wang et Céline Fabre.

I Références bibliographiques des travaux cités dans ces hommages

- ALTHABE Gérard, Daniel FABRE et Gérard LENCLUD (dir.), 1992, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la MSH.
- ARTIÈRES Philippe (dir.), 2005, *Lieux d'archives*, dossier pour *Sociétés et représentations*, n°19.
- BATAILLE Georges, 1955, *La peinture préhistorique. Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève Éditions d'Art – Albert Skira.
- FABRE Daniel, 1968-1969, « Recherches sur Jean de l'Ours », *Folklore. Revue d'ethnographie méridionale*, XXI, 3-4 : 2-41 ; XXII, : 2-36.
- FABRE Daniel, 1986, « Le Carnaval saisi par la photographie. À propos des images de Charles Camberoque », *Ethnologie française*, XVI, 2 : 151-164.
- FABRE Daniel, 1986, « L'ethnologue et ses sources », *Terrain*, 7 : 3-13.
- FABRE Daniel, 1990, « Carlo Levi au pays du temps », *L'Homme*, 114 : 50-74.
- FABRE Daniel, 1991a, « Apprentissages. Hommage à Yvonne Verdier », *Ethnologie française*, XXI, 4 : 357-362.
- FABRE Daniel, 1991b, « Une enfance de roi », *Ethnologie française*, XXI, 4 : 392-414.
- FABRE Daniel, 1993, « L'Ours, la Vierge et le Taureau », *Ethnologie française*, XXIII, 1 : 9-19.
- FABRE Daniel (dir.), 1996, *L'Europe entre cultures et nations*, Paris, Éditions de la MSH.
- FABRE Daniel, 1997, « Le patrimoine, l'ethnologie », in Pierre Nora (prés.), *Science et conscience du Patrimoine. Actes des Entretiens du Patrimoine*, Paris, Fayard, éditions du Patrimoine : 59-72.
- FABRE Daniel (dir.), 2000, *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris, Éditions de la MSH.
- FABRE Daniel, 2001, « Maison d'écrivain. L'auteur et ses lieux », *Le Débat*, 115 : 172-177.
- FABRE Daniel, 2008, « Le poète dans la caverne. Georges Bataille à Lascaux », in Claudie Voisenat (dir.), *Imaginaires archéologiques*, Paris, Éditions de la MSH : 127-182.
- FABRE Daniel, 2009, « Fondu au noir », *L'Homme*, 191 : 27-36.
- FABRE Daniel, 2010, « Francisque Michel. La fin de la polygraphie romantique », in Daniel Fabre et Jean-Marie Privat, (dir.), *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy : 103-128.
- FABRE Daniel, 2013, « Le patrimoine porté par l'émotion », in Daniel Fabre (dir.), *Émotions patrimoniales*, Paris, Éditions de la MSH : 13-98.
- FABRE Daniel, 2014, *Bataille à Lascaux. Comment l'art préhistorique vint aux enfants*, Paris, L'échoppe.
- FABRE Daniel, 2015, « Rock des villes et rock des champs », *L'Homme*, 215-216 : 233-250.
- FABRE Daniel, à paraître, « Inversion et dislocation : les vies savantes de Georges Hérelle », in Nicolas Adell et Jérôme Lamy (dir.), *Ce que la science fait à la vie*, Paris, Éditions du CTHS.
- FABRE Daniel et Jacques LACROIX, 1972, « Langue, texte et société. Le plurilinguisme dans la littérature occitane », *Ethnologie française*, II, 1-2 : 43-66.
- FABRE Daniel et Jacques LACROIX, 1974, *La Tradition orale du conte occitan. Les Pyrénées audoises*, Paris, Presses universitaires de France, 2 vol.
- FABRE Daniel, Jacques LACROIX et Robert LAFONT, 1973, « Perspectives en ethnolinguistique occitane », *Ethnologie française*, III, 3-4 : 253-264.
- FABRE Daniel, Jacques LACROIX et Gaston LANNEAU, 1980, « Des lieux où l'on "cause"... Système institutionnel de l'oralité rituelle occitane », *Ethnologie française*, X, 1 : 7-26.
- FINE Agnès, 2016, « Daniel Fabre, "mon parrain et mon com-père" », *L'Homme*, 218 : 23-34.
- FINE Agnès, Véronique MOULINIÉ et Jean-Claude SANGOÏ, 2009, « De mère en fille : la transmission de la fécondité », *L'Homme*, 191 : 37-76.
- GUILAINE Jean, 2016, « Daniel Fabre (1947-2016) : Chemins croisés », *L'Homme*, 218 : 11-22.
- MARY André, 2016, « Note de lecture. À propos de Daniel Fabre, *Bataille à Lascaux. Comment l'art préhistorique vint aux enfants* (Paris, L'échoppe, 2014) », *Ethnologie française*, XLVI, 1 : 165-170.
- RIVIÈRE Tiphaine, 2015, *Carnets de thèse*, Paris, Le Seuil.
- SAGNES Sylvie et Habib SAÏDI (dir.), 2012, *Capitales et patrimoine à l'heure de la globalisation*, Québec, Presses de l'Université Laval : 15-34.
- VAILLANT-COUTURIER Paul, 1946 [1938], *Enfance*, Paris, Editions Hier et Aujourd'hui.
- VAN GENNEP Arnold, 1975, *Textes inédits sur le folklore français contemporain*, présentés et annotés par Nicole Belmont, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, Collection Archives d'ethnologie française, n°4.